

coaltar

Octobre 2009

Autour de Malcolm Lowry

Ce numéro de coaltar n'est pas sur Malcolm Lowry : il est autour de lui. De Au-dessous du volcan, bien sûr, mais aussi de nouvelles moins connues et du constat existentiel et littéraire, halluciné, que dresse *Sombre comme la tombe où repose mon ami*.



Photographies d'Alan Humerose

Malcolm, si

Alain Bagnoud

Malcolm Lowry. Au-dessous du volcan. Rien ne vient. Le livre est imposant, complexe, extrêmement composé, tout y résonne et évoque autre chose. Comment en parler sans dire des banalités et des sottises ? Quelle manière choisir pour éviter la méditation d'artiste narcissique ou la critique universitaire dont l'impossibilité est certaine à cause de limites personnelles ?

Peut-être faut-il, me disais-je, détailler ces blocages, en expliquer la source et les causes, ce qui serait quand même dire des choses sur Lowry. Ou faire la liste des projets esquissés. Projet est ici un bien grand mot puisqu'il s'agissait surtout, en fait, d'angles d'attaque. L'alcool, l'ésotérisme, le cinéma, le nombre deux, le ravin...

Ou écrire sur le premier chapitre et l'explicitier, étant entendu que celui-ci est incompréhensible à un lecteur, même plein de bonne volonté, déjà conquis, attiré par la réputation de Lowry ou convaincu par les chapelles qui vénèrent son nom. Ce premier chapitre a lieu une année après que l'histoire proprement dite est terminée. Nombre d'allusions restent indéchiffrables avant relecture, le livre fini, comme le coup de téléphone éperdu de Hugh qui appelle de Parián et les trois nuits blanches qui suivent et qui font de ce « raseur irresponsable " Karl-Marx-Brother " professionnel de salon, emprunté et vain en réalité, mais affichant des allures de romantique extraverti » (c'est Laruelle qui parle) quasiment le fils de ce dernier.

Or il apparaît après vérification que, ce premier chapitre, Malcolm Lowry lui-même l'a commenté. Voir la préface à l'édition française, dans la traduction de Stephen Spriel avec la collaboration de Clarisse Francillon et de l'auteur, septembre 1948, Folio. « Et puisque, aux yeux de mon lecteur, le principal coupable semblait être le premier chapitre, je me bornai à l'analyse de ce long premier chapitre qui établit tous les thèmes et contre-thèmes du livre, qui donne le ton, et frappe les accords de toute la symbolique employée. » Suit le résumé de la lettre de 20'000 mots que Lowry a expédiée en réponse à son éditeur qui, quoique considérant son livre comme « important et intègre », refusait de le publier sans d'importantes corrections que l'auteur ne voulait pas faire.

Tout ceci, donc, on le trouve dans cette préface et ce que j'ai écrit jusqu'ici n'est qu'un préambule peu clair. C'est assez volontaire. Une manière de mettre un rideau de fumée devant mon incompetence. Voici mon véritable sujet :

Un souvenir de M. Laruelle

Quand Jacques Laruelle retrouve Geoffrey Firmin à Quauhnahuac, ils se sont perdus de vue depuis près d'un quart de siècle. En 1911, passant comme d'habitude les vacances d'été en Normandie avec ses parents, à Courseulles dans le Calvados, sur la Manche, le jeune Laruelle fait la connaissance de la famille du célèbre poète anglais Taskerson : les parents et six enfants, accompagnés par Geoffrey, petit orphelin anglo-indien de quinze ans, timide et poète lui aussi, avec qui Jacques sympathise. De sorte qu'il est invité par les Taskerson à passer le mois de septembre chez eux, sur la côte nord-ouest de l'Angleterre, à côté d'un terrain de golf, plus précisément d'un bunker, « obstacle redouté, au milieu de la longue pente menant au huitième trou », qui est nommé le Bunker du Diable.

Description très allègre de ce début de séjour, particulièrement de la comique famille Taskerson, un groupe uni, indifférencié en ce qui concerne les enfants. Jacques et Geoffrey s'entraînent à lever des filles, mais c'est gentillet. Ils les emmènent dans les différents bunkers, « étant entendu, quel que fût l'endroit où l'on en menât une, que rien de très sérieux ne se passait. Il régnait, en général, dans toute cette histoire de « levage », un air d'innocence. »

Les deux garçons sont vierges. Ils parlent d'emmener les filles au Bunker de l'Enfer, mais personne n'y va. Cependant, un soir, Laruelle, en ramenant qui l'ennuie à mourir, entend des voix sortir de ce bunker. Les promeneurs regardent, sursautent à l'étrange scène, ne peuvent détourner leurs regards, pas plus que de s'empêcher de rire, « pas tout à fait instruits du choc affectif propre à ce qui se passait dans la fosse ». Où il y a, on l'a deviné, Geoffrey et une fille, qui se relèvent vite.

Tous vont dans une taverne du nom singulier : « Ce n'est plus la même chose » (pour ceux qui n'auraient pas compris), où on refuse de les servir. Et c'est la fin de leur amitié.

Revenons en arrière de quelques pages. Ce souvenir a été provoqué en Laruelle par un autre épisode. Il est au milieu du petit pont sur la barranca, le ravin profond près de Quauhnahuac. Il se souvient que là même, le consul lui avait proposé de faire jadis un film sur l'Atlantide et lui parlait de « l'esprit de l'abîme, du dieu de la tempête, "huracán", qui "témoignait d'une manière si suggestive des rapports entre les bords opposés de l'Atlantique". Quoi qu'il voulût dire. »

Le ravin, on le sait, symbolise la séparation entre les amoureux et l'impossibilité de faire revivre la fusion totale qu'Yvonne et le consul ont connue jadis, et qui n'existe plus, comme le montre la multitude des éléments à deux dans le livre : les deux volcans, Popocatepetl et son épouse Ixtaccihuatl, les deux chaînes de montagne qui ouvrent le livre, la *Despedida*, roc éclaté en deux, etc.

Je cite : « Ce n'était du reste pas la première fois que le Consul et lui avaient regardé dans un gouffre. Car il y avait eu, des siècles auparavant — et comment l'oublier maintenant ? — le " Trou de l'Enfer " ».

Ce Trou de l'Enfer qui provoque le souvenir de jeunesse, c'est le Bunker du Diable où Geoffrey s'est déniaisé, où il a perdu son innocence (voir plus haut).

Qu'est-ce à dire ? Toutes les allusions du livre au Nouveau Paradis (p. 46), au Jardin (devant la maison du Consul, etc.), la présence dans ce jardin d'un serpent devraient-elles nous amener à cette conclusion : c'est le sexe (le diable) qui est le gouffre, la faille, qui empêche la fusion des amoureux, les retrouvailles complètes et parfaites entre Yvonne et Geoffrey ?

Je résume. Il y aurait eu un androgyne originel, le deux-en-un, puis la Faute, le Péché, la perte de l'Innocence — la sexualité. Désormais, la fissure est là, la séparation, le ravin, et rien ne pourra ressouder la *Despedida*. Le sexe serait le mal, ce qui empêche de s'aimer à nouveau complètement.

Relisons Lowry :

« Après ce long préambule, mon cher lecteur français, il serait peut-être honnête de vous avouer que l'idée chère à mon cœur était de faire, dans son genre, une sorte d'œuvre de pionnier, et d'écrire enfin une authentique histoire d'ivrogne. Je ne sais pas si j'ai réussi. » Si, Malcolm, si. Aussi.

Abomination de la désolation

Jean-Jacques Bonvin

Cette peur toujours, comme un grincement d'essieu entre les tempes ou en catimini comme un embryon au fond du bar, sa peur et lui sur le château arrière du cargo, aux douanes ou dans les hôtels, dès la réception, avant même la réception, dans l'ascenseur, le couloir et dans la chambre, à côté de la chambre, dans la salle de bain où bat des ailes un zopilote venu de l'enfer d'un seul trait, la peur de Malcolm et la peur de ceux dont il a écrit les noms, elles ne diffèrent en rien, ceux qu'elles attaquent ne diffèrent en rien. Sur la vitre, les traces de la pluie alors qu'il ne pleut pas.

Entre Vancouver et San Francisco, l'avion tombe dans un trou d'air. Il sort son calepin de sa poche et écrit. La peur l'enfoncé dans le siège.

Au fil de ce qu'il écrit, Lowry s'entoure d'avatars qui n'en sont pas puisque répétés à l'identique obsessionnel, de Sigbjörn Wilderness à Trumbaugh et de Martin Trumbaugh à Geoffrey Firmin et Bill Plantagenet. Il est englouti. Malcolm Lowry est englouti en groupe, lui et ceux qu'il a créés en les nommant et qui l'ont mis dans des textes qu'il écrit autant qu'il est écrit par ceux qui les écrivent.

Mais se fabriquer des hypostases laisse le mal indifférent, qui n'est pas dupe, assure même son punch pour percuter mieux et séparer les êtres.

Parce que se rapprochent et s'éloignent d'autres noms qu'il a écrits à côté des siens, les noms de la femme de sa vie, Jan Gabriel, Ruth, Primrose, Yvonne, autres noms mais la même toujours qui se rapprochant et s'éloignant lui coupe la respiration comme le ferait le monde soudain sans ciel. C'est un souffle de forge qui le balance au fond du trou.

Toujours semblable sous tous ses noms, chair de sa chair, la femme de sa vie lui dit que oui il peut aller se bourrer la gueule dans une cantina, va mon petit, ou sous un autre nom dans un coupé elle s'éloignait de l'Hôtel et regagnait Hollywood, laissant place à une autre, autre nom d'elle-même, no se puede vivir sin amar.

La pleine dignité de la folie, l'homme qui se prenait pour un bateau. De l'hôpital à Manhattan au bord de l'East River, Bill Plantagenet contemple les remorqueurs. Il est ici pour se désintoxiquer, pour abandonner l'alcool, il s'en croit capable et sans doute l'est-il puisqu'il ne boit pas depuis trois jours et qu'il est en vie puisqu'il écrit, entouré de lunatiques, Battle par exemple qui l'accompagne dans les couloirs de l'hôpital, fait des claquettes dans son dos, les bras à l'horizontale. L'orage approche de l'hôpital. La peur encore, sous un autre nom. Durant la nuit, il a vu le scorpion violer la femme manchote au flanc d'une montagne qui s'effondrait. Ou c'était une maison, un taudis qui s'effondrait au flanc de la montagne, la femme était noire, de la couleur du scorpion. Il entend le tap tap de Battle et une balle de

ping-pong qui rebondit plus souvent à terre que sur la table, ceux qui jouent sont fous, l'un doux, l'autre à lier, un enfant qui connaît la mort comme sa poche et un vieillard qui croit en l'avenir et même au passé.

Il a tourné trois fois autour de l'hôpital avant d'y entrer. Quand il en sort c'est pour se couler au plus profond d'un bar.

Des maisons tombent ou sont tombées, la maison de Sigbjörn, les maisons de ses rêves, elles prennent feu parfois et consomment les pages par milliers. Sigbjörn visite la dernière demeure de Keats à Rome, celle de Poe à Baltimore, il voit des gommes aromatiques sous verre, des masques de plâtre, il lit des manuscrits. Parmi ceux-ci, il déchiffre leurs appels à l'aide ou les appels des amis qui les veillent.

Le corps de Keats ouvert est une coquille vide. Le corps de Poe révèle un foie hypertrophié, son appel à l'aide est resté sans réponse, c'est le syndrome Usher, le milieu de la tempête approché par les maisons qui tombent.

L'agonie de Keats fut d'autant plus horrible qu'il connaissait l'anatomie, Poe connaissait l'anatomie, Sigbjörn connaît chacun de ses organes. Chaque organe le rappelle à l'ordre chaque matin, hurle à l'intérieur, un corps de garde à l'aube. Le soir il lui arrive de hurler dans la salle de bains de l'Hôtel Nada où grouillent des bêtes sans nom aux mille couleurs. La chair de sa chair est devant la porte. Elle lui demande de sortir ou de la laisser entrer, elle le lui demande d'une voix ferme, cette voix est ferme malgré l'épouvante qui prend toute la place en elle.

Fixé au-dessus du siège des toilettes le pommeau de la douche goutte sur sa tête, il se prépare à quitter l'Hôtel Nada en compagnie de la femme de sa vie, il essaie de se faire à cette idée, Oaxaca, il s'assiera à l'arrière du car, tassé sur le siège comme il est tassé, recroquevillé maintenant, sur la lunette des toilettes, comme il était tassé sur le siège de l'avion, comme il l'était au sortir de l'hôpital au fond du bar, pas de zopilote ou de bêtes sans nom mais le sol commence à onduler, la porte n'est plus là où elle était quand il est entré. Sa pipe est dans le lavabo, l'eau goutte du pommeau de la douche.

A Cuernavaca l'attendait une tête au corps dévoré par les rats.

Ce que pense la femme de sa vie, on ne le sait pas, quelques remarques parfois, d'une douteuse simplicité. Si l'on connaît le rôle qui lui est assigné de rédemptrice du Consul, on ne sait rien de sa douleur ni de son bonheur, on ne sait rien ni de ses désirs ni de ses délices. Firmin est-il la chair de sa chair ? Y a-t-il désirs et délices autres que ceux de l'irrémissible attachement de la mère à l'enfant ?

C'est que de l'enfant qu'il fut à Malcolm Lowry qu'il est encore, en compagnie de ses noms, de ceux de la femme de sa vie, du Saint des causes dangereuses et désespérées, l'abomination de la désolation ne l'a pas quitté. Cruel es mi destino.



Le tombeau de Geoffrey Firmin

Yvan Borin

Blackstone

Une petite pierre qu'il posa sur le cahier d'école de l'enfant

La blouse brodée de pyramides et de fleurs et d'oiseaux

Il prit la carte postale et la glissa sous l'oreiller

Ce volume de pièces élisabéthaines marron

Comme Saturne dans le Capricorne

Une paire de lunettes noires

Le Consul

Une extravagante fiction parlée

Chaudières du Samaritan

Le trou de l'Enfer

La Vieille Noix

Le Firmin

La Vieille Noix

Le trou de l'Enfer

Chaudières du Samaritan

Une extravagante fiction parlée

Le Consul

Une paire de lunettes noires

Comme Saturne dans le Capricorne

Ce volume de pièces élisabéthaines marron

Il prit la carte postale et la glissa sous l'oreiller

Il était couché dans les prairies parmi les violettes et les trèfles

Une petite pierre qu'il posa sur le cahier d'école de l'enfant

Blackstone

¿ Le gusta este jardín ?

Philippe Marthaler

„Wie ein Hund ! « sagte er, es war, als sollte die Scham ihn überleben.
(Comme un chien ! dit-il, et c'était comme si la honte devait lui survivre.)

Franz Kafka, *Der Prozess*

‘Christ’, he remarked, puzzled, ‘this is a dingy way to die.’
(Seigneur, fit-il étonné, quelle façon minable de mourir.)

Malcolm Lowry, *Under the Volcano*

Pourquoi, mais pourquoi diable ajouter un commentaire au Volcan de Lowry ?

Il est écrit, c'est indéniable, et le vouloir gloser expose à ne rien faire que rejoindre « la destinée unique de tout homme intelligent qui est de bavarder, c'est-à-dire verser de l'eau dans un tamis », si l'on en croit Dostoïevski dans *Les Carnets du sous-sol*.

Mais pourquoi pas, somme toute ?

D'abord, nous savons à quel point le Consul, mine de rien, est avide de l'eau : « Une âme s'y baignant pourrait-elle se purifier ou étancher sa sécheresse ? » (119). Et puis, est-il si terrible de passer pour un homme intelligent, c'est-à-dire, au mieux, un peu vain ?

Mais il y a autre chose.

On sait que les enfants aiment à se raconter un film qu'ils ont vu, ou tel livre qu'ils ont lu. Chacun le connaît, chacun l'a aimé, mais cela ne les empêche pas de se le raconter avec délices. C'est même une raison de plus de le faire.

« Quelle gentillesse, réfléchit [le Consul], tout au fond les enfants ! » (304)
Admettons donc qu'il s'agisse de raconter ici le Volcan non pas dans son intégralité (la vie n'y suffirait pas), mais en quelques-uns de ses moments cruciaux. Au pire, un tel récit donnera envie d'y entrer à qui ne l'a pas lu, et à ceux qui le connaissent de retourner s'y désaltérer.

Ou de lui tourner le dos à jamais.

Grâce à Rabelais, nous savons tous que le géant « Enay engendra Fierabras, lequel fut vaincu par Olivier pair de France, compagnon de Roland ; qui engendra Morgan, lequel *premier de ce monde* joua aux dés avec ses besicles. » Bien plus tard, « Mabrun engendra Foutasnon, qui engendra

Hacquelebac, qui engendra Vitdegrain, qui engendra grand Gosier, qui engendra Gargantua, qui engendra le noble Pantagruel. »

On ignore en revanche plus souvent que vers 1940, le Mexicain Jacobo Lozano Páez, ayant goûté de l'agave préparé pour la distillation du mescal, trouva que le *gusano*, une chenille qui infeste fréquemment le cactus en question, enrichissait sa qualité gustative.

On doit donc à Jacobo Lozano Páez, premier de ce monde, la coutume, largement répandue au Mexique dès les années 50, d'intégrer une chenille, dite *rouge* ou *d'or*, aux bouteilles de mescal, sous l'appellation *gusano rojo* ou *gusano de oro*.

Ainsi, il est historiquement peu plausible d'imaginer le Consul Geoffrey Firmin, parvenu au fond de sa bouteille, croquant un *gusano gavé d'agave* puis noyé dans l'alcool d'icelui distillé, ou le déposant négligemment dans la soucoupe offerte aux trois rondelles de citron, au sel et aux piments en poudre.

D'ailleurs la vermine est globalement absente du *Volcan*, du moins dans mon souvenir.

C'est pourtant un ver, mais d'une autre nature, qui ronge Geoffrey Firmin : fendu, raviné, « *he has lost the sun* ». (248*) « Tout à coup il ressentit une brutale certitude nouvelle. Il était en enfer ! Mais il fut simultanément saisi d'un calme étrange ». (273) « Ce pays c'est l'enfer. Il n'est pas au Mexique bien sûr, mais dans le cœur ». (63) « Qui, *Je* ? Où trouver ce *Je* ? Où était-il passé ce *Je* ? » (280) « Reviens, reviens. J'arrêterai de boire et tout. Sans toi je meurs, Pour l'amour du ciel, Yvonne, reviens, écoute-moi. Pour l'amour du ciel, Yvonne, reviens, écoute-moi, écoute mon cri, reviens vers moi Yvonne, ne serait-ce qu'un seul jour. » (69)

Mais je ne veux pas faire ici l'histoire de cette *barranca* intérieure qui mine le Consul. Geoff ne m'intéresse pas pour lui-même, ou alors beaucoup trop, et je ne parviendrais donc pas à parler de lui sans le réduire ou sans m'y fondre.

Au moment de mourir, Joseph K, dans *Le Procès* de Kafka, autant que Geoffrey Firmin *réfléchissent* leur mort : « Comme un chien », se dit le premier ; pour le second, étonné, « c'est une façon minable de mourir ». Après avoir balancé son cadavre dans un ravin, on y jettera celui d'un chien. Parler du Consul, cela ne peut se faire que par le biais d'Yvonne puisque tous deux se réfléchissent. Ainsi Sous le Volcan, autant qu'à lui, est son histoire à elle, la tragédie d'une femme rentrée le matin même à Quauhnahuac par l'avion d'Acapulco, belle et qui meurt le soir, à quelques dizaines de mètres de l'homme qu'elle a trompé — « Ce hideux paquet de nerfs bleus et d'ouïes à l'élasticité cucumiforme ornant le bas d'un estomac tout béat d'inconscience fumeuse qui avait pénétré le corps de sa femme pour y prendre son plaisir venait de le faire se dresser tout tremblant sur ses pieds. Dégoûtante, incroyablement dégoûtante réalité ! » (283) Elle l'aime,

elle est aimée en retour et il meurt lui aussi, peut-être dans la même minute, *et sans rien en savoir*.

La mort d'Yvonne et celle du Consul s'épousent donc, tout comme Ixtaccihuatl et Popocatepetl, « image du couple parfait » (135).

Aux chapitres 11 et 12, Lowry précise avec un soin alcooliquement méticuleux la chronologie de ces morts en chiasme, à la manière de Tristan et Iseut pour qui *ni moi sans vous ni vous sans moi*. Il montre surtout qu'ils *agonisent* de concert.

Le Consul meurt quelques instants avant Yvonne, mais au chapitre qui suit sa mort à elle, au douzième et ultime. Il a réglé sa montre sur le cadran du Commissariat de police à 18h30 ; l'a consultée à sept heures moins le quart (486). « Sept coups brefs retentirent à l'horloge » lorsqu'il a cogné sur le Chef de la Municipalité (496). « Une cloche résonna » (498), probablement à sept heures quinze, quand le cheval se libère et s'engouffre dans la forêt où il a *déjà tué Yvonne* (498) : *Released, the horse reared ; tossing its head, it wheeled round and plunged neighing into the forest* (414*).

Au chapitre précédent, Yvonne et Hugh, partis sur les traces du Consul, ont observé au restaurant El Popo qu'il était « sept heures moins douze minutes » lorsque « l'invisible Pégase se lançait à l'attaque du ciel » (443). Ils se sont alors engagés dans le sentier forestier qui devait les conduire au Farolito : « Il ne doit pas être loin de sept heures », a observé Yvonne peu après (444). Hugh a eu le temps de chanter quelques couplets révolutionnaires, Yvonne de se rappeler un rendez-vous manqué avec Geoffrey l'année précédente à Mexico, juste avant d'entendre « une sèche détonation de pistolet quelque part devant eux [...] Une deuxième détonation retentit, puis une troisième » (445), sur l'origine desquelles ils se méprennent : « « Encore leurs fichus exercices de tir », commenta Hugh en riant » (446).

Yvonne mourra peu après, non sans avoir eu, tout comme Geoffrey, une vision d'agonie dans laquelle les planètes dansent la ronde avec la roue Ferris (448).

C'est donc la mort d'Yvonne que je voudrais raconter, à défaut de la comprendre. *Parce que c'est à ce moment qu'Yvonne m'intéresse. Je vois cette femme monter d'un pas hésitant mais résolu vers le tourment dont elle va connaître la fin. Cette heure qui est comme une respiration, cette heure est celle de la conscience. A chacun de ces instants, elle est supérieure à son destin. Elle est plus forte que son rocher.*

Son rocher : « Une photographie agrandie censée représenter la désintégration par les incendies de forêt d'un grand rocher des moraines glaciaires de la Sierra Madre. Elle s'intitulait *La Despedida*. (86) « La Despedida ! réfléchit-elle. La Séparation ! Quand l'œuvre des moisissures et des déchets se serait accomplie, les deux moitiés disjointes du roc foudroyé tomberaient en poussière, Cela était inévitable, disait le commentaire de la

photographie... L'était-ce réellement ? N'y avait-il pas un moyen de sauver ce pauvre rocher dont personne n'eût songé, la minute d'avant, à mettre en doute l'immutabilité ? Qui donc alors ne l'eût pas considéré comme un seul et unique bloc intégré ? Et en admettant cette cassure, n'y avait-il pas moyen, avant que ne survienne la désintégration complète, de préserver séparément chacune des moitiés ? Impossible ! La violence disruptive du feu contre le roc initial avait entraîné la décomposition des deux fragments, neutralisant la puissance qui eût pu sauvegarder leur unité respective. Ah ! mais pourquoi ? Pourquoi ne pas imaginer une quelconque thaumaturgie géologique qui ressoudât miraculeusement les deux morceaux ? Elle aurait tellement voulu pouvoir guérir ce roc cassé ! C'était elle, l'un des deux rochers, et elle voulait sauver l'autre afin que tous les deux le soient ensemble ! elle se traînait vers lui d'un effort surlapidaire, exhalait ses plaintes, pleurait toutes ses larmes, jurait son pardon : l'autre rocher demeurerait inébranlable. « Tout cela est bien beau, disait-il, il se trouve pourtant que c'est ta faute ! Pour moi, j'ai envie de me désintégrer à ma guise ! » (87)

Récapitulons.

Yvonne a enfin touché au mescal, vers sept heures moins vingt-cinq : « J'ai toujours été curieuse de savoir ce que Geoffrey pouvait y trouver » : un « insipide goût écœurant d'éther » qui ne déclenche « aucune sensation de chaleur dans son estomac mais de froid glacial plutôt ». Yvonne « se surpripit alors à rire toute seule d'un rire bizarre (quel était ce feu qui couvait en elle, qui s'enflammait ? Voici que reparaisait dans son cerveau l'image incarnée d'une femme cognant inlassablement des poings contre la terre... » (437)

Elle n'est qu'imparfaitement convaincue par son baptême puisque, pour le moins mitigée, elle répond à Hugh ce qu'elle pense du mescal : « Ça me fait l'effet de dix mètres de rouleaux de fil de fer barbelé. J'ai cru que j'avais le crâne qui allait exploser. » (438).

Pourtant cette *demi-teinte* ne l'empêche pas d'avoir envie de se saouler (439) comme si, au-delà de sa froide chaleur, ou justement grâce à elle, le mescal possédait un pouvoir de contagion, ou qu'elle y voyait une manière de communion avec l'homme qu'elle aime ; en ce moment même, il vient d'avaler quelques verres de « cette boisson qu'[il] ne parvient [t] pas à trouver réelle même quand [il] la porte aux lèvres » (69).

Peu après, elle est distraite du bavardage d'Hugh par un document auquel elle consacre une « lecture alcooliquement appliquée » (440). Il s'agit de la carte du restaurant « EL POPO ». Plus que les mets eux-mêmes, deux détails vont retenir l'attention d'Yvonne. D'abord « un cartouche en forme de petite roue au cœur duquel était écrit *Lotería Nacional Para La Beneficiencia Pública*, disposé de manière à faire un second cercle à l'intérieur duquel se discernait une sorte de sceau ou filigrane représentant une mère épanouie en train de caresser son petit enfant. » (441)

Personne, bien sûr, n'oublie qu'Yvonne a jadis perdu son enfant d'un premier mariage.

Et puis l'enfant étrangement prénommé Geoffrey lui aussi, le fils du spectre, né deux ans avant qu'elle n'achetât son premier billet pour Reno, qui aurait eu six ans aujourd'hui, mais qui était mort d'une méningite au même nombre de mois, un nombre identique d'années auparavant, en 1932, trois ans avant leur rencontre à eux suivie de leur mariage, en Espagne, à Grenade. (109)

Mais ce n'est pas tout : « Toute la partie gauche du menu était occupée dans le sens de la hauteur par un portrait en lithogravure d'une jeune femme souriante que couronnait l'annonce selon laquelle l'Hotel Restaurant El Popo (évoqué de façon allusive mais non moins explicite comme un hôtel de passe) *se observa la más estricta moralidad, siendo esta disposición de su propietario una garantía para el pasajero, que llegue en compañía.*

Yvonne examine soigneusement le portrait, celui « d'une femme plantureuse habillée sans recherche, plus ou moins coiffée à la mode américaine, portant robe longue imprimée de confetti de couleur : adressant un signe d'invitation plutôt osé d'une main tandis que l'autre brandissait un carnet de dix tickets de loterie portant chacun l'image d'une écuyère du Far-West montant un cheval cabré et faisant (un peu comme si les dix petites vignettes eussent été autant de reproductions d'Yvonne à demi oubliées d'elle-même et lui disant adieu) un salut de la main. » (441)

Ma parole : Yvonne face à elle-même, mais diffractée ? Mais ivre ?

On se rappelle qu'elle s'est déjà trouvée devant un étrange *miroir périlleux* :

« Yvonne redressa le dos, baissa son chapeau sur ses yeux et s'approcha du miroir infidèle de son poudrier d'émail brillant pour se poudrer le nez. Le miroir lui rappela les larmes qu'elle avait versées cinq minutes à peine auparavant et lui renvoya l'image de Popocatepetl, tout près d'elle, sur son épaule. Ah, les volcans ! C'est fou ce que l'on pouvait devenir sentimental à leur sujet ! D'ailleurs il fallait dire « le » volcan à la minute même, car elle avait beau s'y prendre comme elle voulait avec le miroir, elle n'arrivait pas à faire entrer la pauvre Ixta dans le champ, complètement sous éclipse, devenue brutalement invisible, alors que Popocatepetl, lui, paraissait d'autant plus beau que la glace le réfléchissait avec son étincelante cime se découpant contre une poisseuse masse de nuages en étages. Yvonne laissa courir son doigt sur sa joue, tira sur les cils d'une paupière. » (347)

D'ailleurs, n'est-ce pas à côté d'un miroir qu'elle a, ce matin même, découvert la *Despedida* ?

« C'était une boutique qui ouvrait tôt. Une glace, dans la vitrine, lui renvoya l'image d'une créature océanique tellement cuivrée des pieds à la tête par le soleil et tellement battue par les vents de la mer et l'embrun qu'elle lui parut caracoler très loin par-delà la douleur humaine. » (86)

Mais revenons au chapitre onze : Hugh vient de signaler à Yvonne que c'est sur l'autre côté du document que se trouve le principal. Elle y déniche une ancienne addition — en fait une ardoise — du Consul, datant d'un mois et bizarrement intitulée « *Recknung* » (441), mais surtout un brouillon de poème de sa main, où il est dit notamment que « *Some tell/Strange hellish tales of this poor foundered soul/Who once fled north* » (371*). S'agirait-il déjà de William Blackstone ?

La poursuite du Consul reprend, qui suppose une certaine urgence : « Ça me plaît bien l'enfer. Je brûle d'y retourner. Regardez, j'y vole ! J'y suis presque déjà ! » (423), a-t-il affirmé peu avant.

Yvonne et Hugh empruntent un sentier forestier (« Il existe au beau milieu de l'enfer un sentier » 64), non pas vers le nord, où *this poor foundered soul* semble vouloir être suivie, mais en direction du Farolito de Parián : « L'alcool allait bientôt venir. Cela l'aiderait bien sûr, mais ce n'était pas cette perspective qui lui donnait son calme. Parián — le Farolito, se chuchota-t-il à lui-même. Le Phare, le phare qui invite l'orage et qui l'enflamme » (273).

C'est à ce moment — « il ne doit pas être loin de sept heures » (445) — qu'éclate un coup de tonnerre. « Yvonne s'arrêta presque instantanément encore une fois. N'avait-elle pas cru voir, une brève seconde, tout au fond du sentier, qui lui faisait signe en souriant fixement d'aller vers elle, la femme aux tickets de loterie ? » (445) : « *This woman : she was buxom and dowdy, with a quasi-American coiffure, and she was wearing a long, confetti-coloured print dress : with one hand she was beckoning roguishly, while with the other she held up a block of ten lottery tickets, on each of which a cowgirl was riding a bucking horse and (as if these ten minute figures were Yvonne's own reduplicated and half-forgotten selves waving good-bye to herself) waving her hand* » (370*).

Les voilà presque arrivés au Farolito. C'est alors qu'éclatent trois coups de pistolet.

« Une chenille de foudre zébra de haut en bas le ciel et, pivotant sur lui-même, le Consul vit au-dessus de lui l'ombre éphémère de Popocatepetl coiffée d'un plumet de neige émeraude au milieu d'un torrent d'illuminations. Le chef fit feu par deux fois encore, espaçant froidement les coups. Des déflagrations d'orage se réverbérèrent entre les montagnes puis dans le voisinage immédiat. Libéré de sa corde le cheval se cabra, secoua sa crinière, fit volte-face avant de s'engouffrer en hennissant dans la forêt. » (498)

Un éclair permet à Yvonne et à Hugh d'apercevoir une pancarte indiquant la direction du Farolito :

A Parián



Yvonne, qui précède Hugh, atteint « l'endroit où, le sentier revenant sur ses propres pas, leur route se vit bloquée par un énorme fût moussu la divisant d'avec l'autre sentier qu'elle avait choisi de ne pas prendre et qu'avait sans doute suivi le Consul après Tomalín ». Elle se hisse en équilibre au sommet de la sombre écorce glissante et prévient Hugh : « Attention à ne pas vous égarer, Hugh, ce n'est pas commode par ici. Attention à l'arbre ! Il y a une échelle pour monter, mais de l'autre côté il faudra sauter ! » (446)

Un nouvel éclair particulièrement violent donne l'occasion à Yvonne, toujours en équilibre sur son tronc, de ressentir toute la menace que représente l'orage. Pourtant, « dans les intervalles plus espacés des grondements approchait un bruit qui n'était pas celui de la pluie mais d'une espèce d'animal effrayé par l'orage et qui sans dévoiler sa nature — était-il cerf ou cheval à entendre le bruit si distinct de ses sabots ? — ne cessait d'approcher de son galop régulier dans une fuite panique tout au fond des fourrés » (447).

Après un nouveau fracas de tonnerre, Yvonne entend « tout à coup un interminable hennissement que la frayeur transforma presque *en un cri humain* » (448). — Est-ce celui que pousse Geoffroy au même moment, à une petite centaine de mètres de là ? « Brusquement il hurla. Son cri sembla se répercuter d'arbre en arbre dans la réverbération de l'écho » (501).

« Yvonne avait les genoux qui tremblaient maintenant. Elle appela Hugh et voulut faire demi-tour pour redescendre les barreaux de l'échelle mais son pied glissa contre l'écorce, elle essaya de ne pas perdre l'équilibre, glissa une seconde fois, bascula tête en avant. L'une de ses chevilles se tordit sous elle dans sa chute, lui causant une douleur aiguë. A peine essayait-elle de se remettre sur ses pieds qu'elle perçut dans la lumière d'un éclair le cheval à selle vide qui fonçait en diagonale et non sur elle. Elle le vit dans ses moindres détails, selle ballante sur le dos, presque glissée, chiffre 7 marqué au fer rouge sur l'arrière-train. Comme elle tentait encore une fois de se remettre debout elle s'entendit pousser un hurlement au spectacle du cheval changeant brutalement de cap pour foncer maintenant dans sa direction. Le ciel fut un voile de flammes blanches avec arbres et cheval cabré momentanément suspendus au tissu. » (448)

Commence alors pour Yvonne un vaste tourbillon, une cavalcade de l'âme :

« Elle entendit la charge du vent dans les arbres et vit le vacillement lumineux des éclairs trouant le ciel et la cavale — Seigneur Jésus, la cavale ! — fallait-il donc qu’interminablement la même scène se reproduisît — l’imminente cavale se cabrant au-dessus d’elle, comme pétrifiée en l’air, à mi-hauteur, statue chevauchée par un cavalier inconnu, Yvonne Griffaton, mais non c’était Huerta l’ivrogne, l’assassin, c’était le Consul, c’était un cheval à bascule du manège, le manège de chevaux de bois mais qui ne tournait plus car voici qu’elle était au fond d’une gorge où grondait le galop d’un million de chevaux fonçant sur elle, il fallait qu’elle s’évade. » (449)

Puis un incendie gagnera toute son agonie. Les fleurs dans le jardin seront carbonisées par les flammes, se tordront, se plieront, s’affaisseront, tout le jardin brûlera, avant qu’elle se sente brusquement happée par le ciel et emportée jusqu’aux étoiles au milieu d’une follement vertigineuse ronde d’étoiles de plus en plus dispersées, aux cercles s’élargissant comme d’ondes à la surface de l’eau au centre de laquelle voici que paraîtront, semblables à un vol d’oiseaux de diamant faisant doucement route régulière en direction d’Orion, les Pléiades...

Pour le Consul, la fin est moins ascensionnelle. Après une escalade du Popocatepetl, tout s’effondre tout s’affaisse tandis qu’il tombe, ne cesse plus de tomber au fond du volcan dont il a sans doute finalement dû faire l’ascension, c’est maintenant un bruit de lave lui crevant les tympans, une sensation horrible, une éruption, non pas l’éruption du volcan mais une explosion générale du monde, une explosion de geysers de fumée noire catapultant des villages entiers dans le ciel où sa chute l’enfonce dans un stupéfiant pandémonium de milliers de tanks, à travers la fournaise de dizaines de millions de corps en flamme, l’enfonce au cœur d’une forêt.

Après avoir raconté le Volcan, laissons ici le mot de la fin à l’auteur, pour qui « le soleil transforme la douleur en poison et la gloire du corps ne fait qu’accuser la détresse du cœur ». (86) En ajoutant peut-être, un brin farceur, que « pire que tout est de sentir mourir son âme » (64), sauf peut-être « *the terrible music, the dark’s spinets* » (383*), « la terrible musique, les clavecins de la ténèbre » (567).

Ou à Marlowe :

*Then will I headlong fly into the earth :
Earth, gape ! It will not harbour me !*

*(Puis je veux voler tête baissée dans le sein la terre :
Terre, ouvre-toi ! Mais elle ne veut pas m’abriter !)*

Références sans astérisque : *Sous le Volcan*, Les Cahiers Rouges, Grasset, Paris 1987. (retour au texte)

Références avec astérisque : *Under the Volcano*, Penguin, London 1985. (retour au texte)

Au-dessous du volcan, Gallimard, Folio, 1959. Traduction de Stephen Spriel avec la collaboration de Clarisse Francillon et de l'auteur.

Du cheval, du fascisme et des hommes, ou l'Indécidable

Philippe Renaud

Au-dessous du Volcan, écrit son auteur, doit être lu sous de multiples angles, et présente des facettes aussi nombreuses qu'à première vue incompatibles. C'est à juste titre qu'on y voit d'abord, en un jour de novembre 1938, l'agonie et la mort d'un fabuleux alcoolique ; mort prévue, étant donné l'état physique du héros, Geoffrey Firmin, consul d'Angleterre dans une des villes les plus touristiques du Mexique, véritable Paradis sur terre des agences de voyages. Mais son ivresse et sa « moche façon de mourir » sont liées à celles du monde, précise en 1948 Lowry dans sa préface à la première traduction française, l'original anglais datant de 1947 : « Ce roman [...] a pour sujet les forces dont l'homme est le siège, et qui l'amènent à s'épouvanter devant lui-même. Le sujet en est aussi la chute de l'homme, son remords, son incessante lutte pour la lumière sous le poids du passé, son destin. L'allégorie est celle du Jardin d'Eden, le jardin représentant le monde d'où nous risquons d'être rejetés un peu plus encore qu'au moment où j'écrivais ce livre. Sur un de ses plans *l'ivresse du Consul doit représenter l'ivresse universelle pendant la guerre, pendant la période qui l'a précédée*, n'importe quand. Tout au long des douze chapitres, le destin de mon héros peut être considéré dans sa relation avec le destin de l'humanité. » Au moment où il tombe dans un ravin où il va mourir, il a la vision d'une apocalypse guerrière : « [...] ça s'effondrait tandis que lui-même tombait [...], c'était une éruption, pourtant non, ce n'était pas le volcan, c'était le monde lui-même qui explosait, explosait en jets noirs de villages catapultés dans l'espace, lui-même tombant au travers de tout, au travers de l'inconcevable pandémonium d'un million de tanks, au travers du flamboiement de dix millions de corps en feu, tombant, dans une forêt, tombant – » (Les italiques sont de moi dans les citations, sauf celles des mots en espagnol.)

Ce héros dont l'intelligence, les connaissances sont immenses, cet initié à la kabbale ne fait peut-être que se mettre en accord en buvant sans modération avec un monde plus ivre que lui ; son frère, Hugh, homme de gauche militant, à mille lieues de l'indifférence fataliste du Consul, semble pourtant admettre que l'ivresse et sa démence sont devenues l'état naturel de l'humanité (chap. IV) : « [...] je me suis souvent dit : Cui bono ? A quoi bon ? Le dessoûler rien qu'un jour ou deux, ce n'est pas ce qui va aider. Bon Dieu, si notre civilisation devait dessoûler deux jours de suite, le troisième elle crèverait de remords. »

L'intérêt exceptionnel du roman vient en partie de ce qu'il n'est pas un « roman psychologique », mais celui d'un monde, du moins d'un moment du monde où ce qui se passe d'effrayant dans un pays, le Mexique, est un

facteur décisif du sort des héros. Et j'aimerais montrer que Lowry façonne une sorte de chimère, créant ce qu'on pourrait appeler une *indécidabilité* entre le rôle des hommes et celui, possible, d'une « puissance » de nature divine ou diabolique – ou encore, d'une sorte de hasard épouvantablement ironique ; ou bien, comme l'écrit l'auteur, d'« une force maléfique » n'ayant pas forme humaine, mais énigmatiquement liée aux « forces destructrices » des hommes.

Il s'agit d'un cheval (mais est-ce le même ?) apparaissant à cinq reprises et qui tue Yvonne dans sa course affolée, aveuglée d'éclairs. Ce cheval est un mystère à maints égards ; et, chose non moins remarquable, dès sa première longue apparition (chap. IV), il est mis en rapport de contiguïté, de proximité uniquement spatio-temporelle avec les vigilantes fascistes, (sorte de milice fasciste armée) qui commencent à faire la loi dans la partie du Mexique où se déroule l'action ; laquelle a lieu le 1er novembre 1938, peu après les accords de Munich et les défaites décisives des Républicains espagnols, toutes choses dont il est question dans le roman. L'une des principales manifestations de l'« ivresse » folle des hommes et des « puissances du mal » est l'imminence de la guerre ; de fait, aux yeux des esprits sagaces, cette guerre imminente est la continuation sur une grande échelle de la guerre civile espagnole que sont en train de gagner les fascistes grâce à l'appui massif de l'Italie mussolinienne et du *Reich* hitlérien. La situation politique intérieure, qui joue un rôle important dans le cours de l'intrigue, est des plus dangereuses pour le premier gouvernement à peu près démocratique et progressiste que le pays ait connu. Les paysans sont moins reconnaissants au président de sa réforme agraire que furieux des mesures visant à réduire le pouvoir exorbitant de l'Eglise, à laïciser l'enseignement, à favoriser l'émancipation des femmes. Les partisans de l'Eglise ont fondé le puissant parti du *Cristo Rey* (*Christ Roi*) et les forces réactionnaires, rêvant d'abolir la démocratie au profit d'une oligarchie dictatoriale, deviennent plus fortes que le gouvernement d'essence démocratique. En 1937 était né un mouvement nommé *synarchisme*, sorte de franquisme lié à l'extrême droite catholique. Dans la taverne de Parian où le Consul aura des ennuis politiques entraînant son assassinat, son refus de se dire partisan du *Cristo Rey* le fait traiter de fils de pute, de bolchévique et de Juif. A l'exception de deux personnes, les buveurs « civils » sont solidaires, dans leur haine de l'Anglais qu'est Geoffrey, des miliciens de l'Unión Militar présents en ce lieu ; cette Unión est une police d'extrême droite qu'on dit financée par un lobby pro-allemand, dont la tâche est facilitée par la rupture des relations diplomatiques avec l'Angleterre, suite à la nationalisation des gisements pétrolifères mexicains. De plus, ce Jour des Morts 1938, les sbires armés de l'Unión Militar sont maîtres de la région, une bonne partie de la police gouvernementale s'étant mise en grève.

De ces forces agissant impunément, le récit a parlé dès son début. Et, à peine arrivé au Mexique, Hugh câble au journal londonien dont il est le

correspondant une dépêche résumant la violence cynique de ces gardiens (*vigilantes*) d'un ordre nouveau agissant au vu et au su de tous. Il parle surtout d'une campagne antisémite prônant l'expulsion des juifs du Mexique.

Le roman dépeint donc une situation de crise susceptible de déboucher sur un putsch.

*

Suivant le conseil (ou injonction ?) de l'auteur, j'ai fait une deuxième, puis une troisième lecture du roman — mais il a raison, c'est insuffisant pour tout lire. Plus je lisais, plus nette était mon impression que Lowry avait créé d'étroites relations entre les fascistes, qui assassinent la Consul au dernier chapitre (XII) et le cheval, qui, pris de panique, écrase et tue Yvonne, épouse du Consul, au chapitre précédent.

La scène à laquelle j'ai d'abord pensé occupe une longue partie du chapitre VIII. Elle est la première à mettre en présence un cheval (LE cheval ?), des policiers fascistes, Yvonne, le Consul et son frère Hugh. Le bus dans lequel se trouve leur trio s'arrête longuement auprès d'un Mexicain gravement blessé dont le cheval (si c'est le sien), a une plaie à la hanche et, chose anormale, ne porte aucune sacoche ; ce qui amène les passagers du bus à penser qu'elles ont été volées.

La loi interdit de toucher au blessé avant l'arrivée de la police, et de fait, Hugh mis à part, personne ne bronche, chacun se persuadant que ce n'est pas son affaire. Les policiers qui arrivent en ambulance sont des *vigilantes* brutalisant Hugh, qui a apostrophé l'un d'eux. Le Consul, lui, n'est intervenu qu'auprès de son frère, lui déconseillant de se mettre en danger.

Cet épisode est un des moments capitaux de l'histoire. C'est, d'une part, un meurtre, le premier du livre. L'hypothèse qui vient d'abord à l'esprit de certains passagers du bus arrêté est celle de voleurs ayant pour seul motif de dérober l'argent gagné par le paysan au marché.

Hugh, pour sa part, a raconté peu avant à Yvonne qu'une « banque des pauvres » soutenue par le gouvernement réformiste de Cardenas fait transporter l'argent destiné à des paysans éloignés de tout par des hommes dévoués et risquant leur vie ; parlant de l'un d'eux, il dit qu'il est « fréquemment assailli par des bandits au cri meurtrier de *Viva el Cristo Rey*, essayant les balles d'ennemis de Cardenas nichés dans des clochers carillonnant [...] ».

D'autres indices le mettent, ainsi que le Consul, sur la piste d'un assassinat commis par l'Unión Militar, acte à la fois politique et crapuleux. Or, Hugh a l'impression que ce cheval est celui même qu'Yvonne et lui ont vu lors d'une chevauchée qu'ils ont faite ensemble le matin, devant la maison d'un Indien ; impression devenant quasi-certitude quand il se souvient que ce cheval avait le chiffre 7 incrusté à la hanche (IV) tout comme celui du

paysan agonisant au bord de la route. De son côté, le Consul a longuement regardé en ville et peu avant un paysan chevauchant, l'air heureux, un animal sur la croupe duquel était marqué au fer le chiffre 7. Il s'agit les trois fois d'un Indien « de la classe la plus pauvre ». Or c'est un cheval marqué du chiffre 7, terrifié par un orage, qui renversera et tuera Yvonne tentant de retrouver Geoffroy. Celui-ci, ivre comme jamais dans une taverne de Parian où Yvonne était sur le point d'arriver, commence à connaître la série d'ennuis qui se terminera par sa mise à mort en se faisant accuser de vouloir voler un cheval devant l'auberge qui sert de lieu de beuverie aux fascistes ; or, si l'animal l'intéressait tant, c'est qu'il lui semblait en tout point semblable à celui (ceux ?) qui comme celui-ci avaient un 7 marqué au fer sur la croupe. Sa dernière action sera de rompre le lien empêchant l'animal de s'enfuir.

*

Plus encore que le reste de l'histoire, qui se déroule en 12 heures, les deux derniers chapitres sont tellement riches d'indications très précises sur l'heure qu'il est qu'on ne peut ne pas penser que Lowry a voulu attirer notre attention sur quelque chose de très important.

Au chapitre XII, le narrateur dit qu'il sonne 7 heures à Parian peu de minutes avant que le chef des fascistes tire sur le Consul et que le cheval, terrifié par un coup de tonnerre, « plonge dans la forêt ». L'intérêt de telles précisions horaires vient du fait qu'un cheval emballé renverse mortellement Yvonne quelques minutes après qu'elle a dit à Hugh qu'il « doit être 7 heures ou presque ». Et ils sont déjà en vue de Parian ; c'est alors qu'une « sèche détonation comme de revolver ou d'auto en échappement libre rompit, quelque part devant, ce calme suspens, suivie d'une autre et d'une autre » (XI). Ces détonations sont-elles celles du pistolet tuant le Consul ? Tout porte à le penser, puisqu'on lit au chapitre XII qu'« après un premier coup, le chef fit encore deux fois feu, espaçant les coups, délibérément ». Le cheval affolé peut en quelques instants « plonger dans la forêt » tandis qu'Yvonne et Hugh se rapprochent de son orée. Le même cheval ? «... [Yvonne] vit, à l'éclatante lueur d'un éclair, le cheval sans cavalier. Il fonçait sur le côté, pas sur elle, et elle vit bien en détail, la selle cliquetante qui glissait sur son dos, même le nombre 7 marqué au fer sur sa croupe ».

Le même ? La formulation suggère que c'est ce que pense Yvonne. Quant au Consul, avant de mourir, il en est certain. « Bande de gonocox, rugit-il aux vigilantes de Parian, Bande de coxcox. C'est vous qui avez tué cet Indien. Vous avez essayé de le tuer et de faire passer ça pour un accident [...] Vous êtes tous dans le coup. Et puis d'autres de la bande sont revenus prendre le cheval. Rendez-moi mes papiers. » Mais le Consul est tellement ivre et hors de lui qu'il peut inventer aussi bien que discerner le vrai du faux. Même des esprits relativement sobres doutaient peu avant de l'identité

de la bête : c'est le cas d'Yvonne et d'Hugh, qui s'entretiennent longuement dans la taverne *Ofelia*, à Tomalin (X), avant que le Consul les quitte en les insultant et court se fourrer dans la gueule du loup, la taverne infestée de vigilantes. On a vu par ailleurs que, lors de la scène du prétendu accident, ils s'étaient déjà demandé si c'était vraiment le même animal. Il semble donc que le chiffre 7 marqué sur la croupe ne soit pas une preuve d'identité. Les doutes seraient moindres si la couleur de la ou des bête(s) était indiquée. L'absence de toute mention de couleur est un écart frappant à la norme, qui doit alerter le lecteur. Pensons au fait que quand nous voulons décrire un cheval, sa ou ses couleurs est une des premières choses que nous disons, sinon la première.



En relisant les deux premières apparitions d'un cheval on s'aperçoit que la première, au chapitre IV, est précédée d'un long récit de Hugh à Yvonne, où il lui dit, comme on l'a vu, que certains Mexicains de gauche prennent de grands risques en transportant de l'argent destiné à des communautés indiennes. La deuxième apparition se fait (dans le chapitre VII) en pleine ville, en pleine fête que traversent côte à côte le Consul et son ami Laruelle. Immédiatement après que le Consul a envié l'apparente joie du cavalier, on lit : « Sur la Plaza le tumulte était effroyable. Ils s'entendaient à peine parler. Un adolescent fondit sur eux en vendant ses journaux. Sangriento Combate en Mora de Ebro. Los Aviones de los Rebeldes bombardean Barcelona », l'une des dernières grandes villes aux mains de Républicains. Mais la mise en proximité d'un cheval et de nouvelles guerrières se trouve déjà dans le premier chapitre, qui se déroule dans la même ville un an après

la mort du Consul, en novembre 1939. Lowry dit, de ce chapitre, dans la lettre dont je vais parler, qu'« il établit tous les thèmes et contre-thèmes du livre [...] et frappe les accords de toute la symbolique du livre ». À propos de cheval, deux scènes s'y succèdent « fortuitement » dignes de nous intéresser ; dans la ville nocturne où déambule M. Laruelle, il voit un cheval monté par un cavalier ivre se cabrer devant les phares d'une voiture, et c'est miracle qu'il n'y ait pas de victime. Reprenant sa promenade, il est tout de suite dépassé par de petits crieurs de journaux vendant le *Quauhnahuac Nuevo*, « la feuille du clan de l'Axe (i.e. l'Alliance Allemagne-Italie) et d'Almazan qu'on disait publiée par l'importune Unión Militar » ; le n° du soir se félicite qu'un avion de combat français ait été abattu par un chasseur allemand. Il faut croire qu'en une année l'Unión Militar a gagné du terrain, puisqu'elle édite un journal de conserve avec le très populaire et réactionnaire Almazan, qu'on donne déjà pour vainqueur des élections présidentielles de l'année suivante.

*

Une lettre célèbre de l'auteur

J'en étais là dans mes réflexions, quand je suis allé emprunter à la Bibliothèque de la Ville une autre traduction du *Volcan*, ainsi que le texte anglais. (Voir note au bas du texte). Contrairement à la traduction que je possédais depuis les années 1950, ces deux ouvrages reproduisent intégralement la très longue lettre envoyée par Lowry à son éditeur Cape, en janvier 1946 ; c'est sa réponse aux critiques dont il a été l'objet de la part d'un lecteur professionnel de la maison d'édition. Ce lecteur ayant selon Lowry lu le livre insuffisamment et/ou de travers, il remet très didactiquement les choses en place chapitre par chapitre, répétant que le livre exige plusieurs lectures pour être bien compris. Il semble qu'un des sujets dont la bonne compréhension lui tient le plus à cœur est celui du cheval et de son cavalier. Aussi le voit-on dire et redire que oui, c'est le même cheval, et le même cavalier, tué par les fascistes, lesquels volent le cheval. Voici quelques passages concernant la question :

À propos de l'apparition du cheval au Consul et à Laruelle au chap. VII : « Le cavalier déjà apparu en IV et que l'on retrouve au bord de la route est en train d'escalader la colline. Son cheval, qui porte le chiffre 7, est le cheval qui tuera Yvonne. »

À propos du chapitre I : « Puisque nulle part votre lecteur ne laisse entendre qu'il a lu le pourtant décisif chapitre XI dans lequel se déroule une partie de l'action qu'il semble ne pas comprendre, autant vous dire tout de suite qu'Yvonne est finalement tuée en XI par un cheval saisi de panique devant l'orage, que le Consul ivre a détaché de son arbre en XII, les deux chapitres se « chevauchant » à ce stade dans le temps, dans un accès de générosité

fatale inspirée par les vapeurs de l'alcool, convaincu qu'il est d'être en train de commettre une bonne action pour quelqu'un. »

Quant au cavalier assassiné au chapitre VIII : « L'homme en train de mourir sur le bord de la route près de son cheval qui porte le chiffre 7 est bien évidemment le type assis devant la pulqueria en IV, aperçu en train de chanter en VII, où le Consul s'identifie avec lui. Il est de toute évidence l'humanité, l'humanité mourante – à l'époque de la bataille de l'Ebre ou aujourd'hui, en Europe [...] – d'un autre côté c'est aussi le Consul. [...] La signification politique locale est très claire pour quiconque connaît le Mexique. La signification politique et religieuse plus large ne peut ne pas être évidente. »

Toujours à propos du cheval, Lowry commente dans sa lettre la scène du premier chapitre vue par Laruelle : le cheval se cabre, comme lors de la mort d'Yvonne : il y a là une annonce, écrit-il ; il fait aussi remarquer que dans la scène du chapitre I le cheval est monté, même si le cavalier, totalement ivre, doit de ne pas tomber à d'incroyables acrobaties ; Lowry paraît accorder de l'importance au fait que le cheval est monté ou non : c'est-à-dire, me semble-t-il, qu'une « force maléfique » soit contrôlée, contenue, ou non. Ce propos fait mieux comprendre les lignes qui suivent le récit de cet incident, au chapitre I, où Laruelle imagine la suite de la course ivre, le cavalier « prenant dans un galop effréné le tournant dans la Calle Terra de Fuego et par-delà – les yeux fous tels que ceux près de voir la mort – à travers la ville ; et cela aussi, pensa-t-il, cette vision démente de frénésie maniaque, mais sous contrôle, pas tout à fait sans contrôle, en quelque manière admirable presque, cela aussi, obscurément, c'était le Consul... ». Intellectuellement et moralement, c'est aussi par d'improbables acrobaties que Geoffrey parvient à « rester en selle » — ne serait-ce qu'à ses propres yeux.

Lowry surenchérit sur cette question : « c'est vrai, je le concède, le cheval a encore ici [*contrairement au moment où il tue Yvonne*] son cavalier mais ce n'est sans doute que provisoire, l'homme et la force qu'il va libérer n'étant plus unis depuis longtemps. » Peut-être le cheval figure-t-il l'instinct de mort se libérant de tout contrôle ; le cheval *démonté* ne ferait que donner une forme à la perte de maîtrise de l'homme sur lui-même, perte de son équilibre, de sa lutte indispensable contre l'instinct de mort, destructeur de lui-même et de l'humanité.

De cela, le Consul paraît inconscient jusqu'aux dernières minutes de sa vie. Lowry, dans sa lettre, ne lui reproche pas (si l'on peut parler ainsi) d'avoir « libéré » (*released*) avant sa mort la « force maléfique » qui court tuer Yvonne : puisque, comme on l'a vu, les vapeurs de l'alcool le convainquent qu'il fait « une bonne action pour quelqu'un ».

« Ce cheval quelque peu ridicule que libère le Consul [...] est bien évidemment la force destructrice dont nous avons parlé plus de quinze fois déjà dans cette lettre et qui a commencé à être mentionnée en I *mais que son*

absorption par les forces du mal libère. » Difficile de comprendre en français le passage que j'ai transcrit en italiques : qui est absorbé par les forces du mal ? Le Consul, ou le cheval ? Le texte anglais lève l'incertitude ; car le mot horse, qui signifie cheval, est de genre neutre ; si l'absorbé était le cheval, on lirait le pronom neutre it ; mais on lit le masculin : « his own final absorption by the powers of evil », c'est-à-dire : sa (*d'un homme, donc du Consul*) propre absorption finale par les forces du mal. Peut-on interpréter ces mots comme faisant du Consul lui-même un allié des « forces du mal » ? C'est possible : après la scène détestable, injuste et imbécile qu'il a faite à Yvonne et Hugh au restaurant *Ofelia* de Tomalin et sa fuite solitaire et suicidaire jusqu'au *Farolito* de Parian, il est comme phagocyté par la masse hostile excitée par les fascistes en uniforme, masse à la limite de perdre toute humanité ; pour la première fois, il se sent et se sait condamné, connaît sa finitude et sa vulnérabilité, appelle muettement Yvonne et Hugh à son secours. « Je ne pense pas, écrit Lowry, que l'aspect final doive être déprimant : on peut y trouver de la catharsis, j'en suis persuadé, cependant que ce cher vieux Consul obtient même un soupçon de rédemption en comprenant qu'il fait somme toute partie du genre humain. » Si Geoffrey a besoin de « rédemption », c'est qu'il a fauté ; le fait que dans son ivresse il a cru bien agir en libérant le cheval fait peut-être de lui un auxiliaire involontaire des Puissances du Mal. Mais la Faute fondamentale n'est pas ponctuelle. Elle est d'ordre ontologique.

Hasard, fatalité, condamnation, responsabilité humaine

Il y a peu de chances qu'un cheval affolé par l'orage dans une forêt dont la taille n'a rien de celle d'un parc se rue sur l'une des rarissimes personnes qui s'y déplacent à pied. Pourtant, la mort d'Yvonne donne l'impression d'être due non au hasard, mais à une « fatalité ».

Parlant dans sa lettre du septième chapitre, Lowry commence par affirmer l'importance du chiffre 7, que ce soit au plan des affaires du monde, de l'ésotérisme, de sa propre existence, et de son roman. Il y commente l'apparition du cheval marqué du chiffre 7 (apparition pour le Consul, réapparition pour le lecteur) : il semble qu'à ses yeux le simple fait que le cheval porte incrusté un 7 soit un signe, renforçant un autre signe, celui de sa réapparition. Lowry (ou plutôt le traducteur) n'écrit pas le mot de « fatalité » à propos du cheval, mais, dans la phrase qui suit, de Geoffrey. L'avenir du Consul vient de s'enténébrer encore, par sa décision de refuser l'invitation du docteur Vigil à passer quelques jours dans sa maison de campagne avec Yvonne. C'eût été le choix de la vie, alors que préférer la région de Tomalin-Parian est céder à l'instinct de mort. C'est pourquoi Lowry dit, selon la traduction de M. Darras : « [...] si le livre a été lu attentivement, un sentiment de fatalité doit commencer à s'installer à ce stade ». Le mot (à mon sens) mal traduit par *fatalité* est *doom*, qui signifie destin mais aussi mort, ruine, destruction. L'anglais a la chance de posséder

ce mot, qui diffère de celui de fate et de ses dérivés, tel *fatalité*. *Fatal*, qui vient du latin, est étymologiquement une parole énoncée par des « puissances » une fois pour toutes, irrévocablement, inexplicablement ; les dieux mêmes n'y peuvent rien. Au contraire, doom vient d'un mot saxon signifiant loi ou jugement. Le *doomsday* est le Jour de Jugement dernier, le *Dies irae*. Il serait irrévérencieux d'insinuer que le sort des vivants et des morts est fixé d'avance : si c'était le cas, le *doomsday* n'aurait aucune raison d'être.

Quant à Geoffrey, Lowry écrit que « ce chapitre constitue *presque* la dernière chance du Consul », avant de dire qu'un lecteur attentif sent bien, à ce point de l'histoire, que sa ruine devient probable. Je paraphrase le texte d'une façon qui laisse à désirer, mais qui du moins ne prend pas tare pour barre, et n'écrit pas sans doute au lieu de presque. Et, je le répète, le chiffre 7 en lui-même peut être fatal ; mais il est nommé « the lucky good-bad number », qui a la double possibilité d'être mauvais ou bon. Nulle « fatalité » n'a, comme un génie ailé des Mille et une Nuits, saisi le Consul aux aisselles pour le déposer au quartier général des synarchistes à Parian.

La scène du bord de route marque un terrible progrès vers la destruction : la mort du cavalier entraînera l'anéantissement de toute « raison » dans la marche du cheval. L'animal, va changer de maître ; les nouveaux, qui le volent, sont à l'antipode de l'Indien mettant sa vie en péril pour réparer un peu les injustices et le racisme de la société mexicaine.

Le narrateur commente longuement le fait qu'aucun des passagers du bus ne se sent tenu d'intervenir : « S'il y avait un obstacle puissant et décisif pour qu'on pût agir en faveur de l'Indien, c'était que tous découvraient que ce n'était pas leur affaire, mais celle du voisin. Écoutant autour de lui, Hugh constata que cet argument était celui de tout le monde. Ce n'est pas mon affaire, mais il se trouve que c'est la vôtre, disaient-ils en hochant la tête, mais non, en effet, pas la vôtre, mais celle d'un tel. Leurs objections devenaient de plus en plus compliquées, de plus en plus théoriques, jusqu'à ce que la discussion prît enfin un tour politique. [...] Ils n'étaient sûrs de rien, sinon du fait qu'il était fou d'être mêlé à une histoire de police, surtout quand il ne s'agissait pas de la police régulière. »

Certains jugeraient peut-être dénuée de fondement une analogie entre cette situation et celle qui avait conduit, un mois avant, aux accords de Munich ; mais c'est bien ce que fait Lowry ; quelques minutes avant l'arrêt forcé du bus, Hugh regarde les nombreuses volailles que des femmes vont vendre au marché et qui gisent dans le véhicule : « Toutes s'étaient résignées à leur destin ; poules, coqs et dindes, dans leurs paniers, ou même libres. Ne frémissant que d'occasion, pour montrer qu'elles étaient en vie, elles gisaient passives sous les longs sièges, leurs ergots énergiques et grêles liés par des cordes. Deux poulets, terrorisés, tremblants, étaient couchés entre le frein à main et le changement de vitesse, leurs ailes mêlées aux leviers.

Pauvres créatures, elles avaient, elles aussi, *signé leur pacte de Munich*. Une des dindes ressemblait même, remarquablement, à Neville Chamberlain [*le premier ministre anglais, qui s'était félicité des accords signés*]. » On voit à nouveau que « les puissances des ténèbres » dans ce roman, manifestent toute leur ampleur dans la guerre, et que la guerre est due au comportement de l'Allemagne et à l'absence de résistance au nazisme avant 1939, d'où l'importance accordée à la victoire en Espagne du nazisme et du fascisme mussolinien par franquisme interposé.

L'indécidable

La confrontation du roman et de la lettre soulève des questions irritantes. Pour commencer : qu'est-ce qui prouve que Lowry a raison de dire que c'est le même cheval ? Question légitime, car : s'il y a la lettre à l'éditeur, il y a aussi, et d'abord, le roman. Or, les personnages – hormis à la fin le Consul que son incroyable soulerie rend peu crédible – expriment plus de doutes que de certitudes ; quant au lecteur – du moins celui qui parle ici – il est devant quelque chose qui pourrait bien se nommer l'indécidable. Certes, il a l'avantage sur les personnages d'assister à toutes les apparitions de l'animal. Et alors ? Cela ne l'aide pas à opter pour une finalité, un enchaînement compréhensible, plutôt que pour une série due au seul hasard « ne signifiant rien », comme dit Macbeth de la vie. L'envers ou l'endroit, le non-sens ou le sens, voilà la question ; mieux encore, me souffle Beckett, l'envers et l'endroit, le désespérant anneau de Moebius de *L'Innommable*. Autrement dit, la lettre de Lowry, qui obéit à des critères dictés par le rapport d'un des « lecteurs » de la maison d'édition, présente l'une des interprétations possibles de l'histoire et la simplifie criminellement. Rien ne m'empêche, par exemple, même la répétition du chiffre 7, de penser qu'il s'agit de plusieurs chevaux, non d'un seul : cette énigme est même le meilleur ressort de l'intrigue. Rien non plus ne force à suivre Lowry épistolier qualifiant le cheval de « force maléfique », de « force destructrice ». Je puis me réclamer de l'auteur qui, dans la lettre en question, affirme : « Ce livre a été conçu sur le mode d'entrelacs soudés ensemble afin de permettre un nombre de lectures inépuisablement indéfini quant au sens, à l'action et à la poésie. » Mais j'imagine une lecture plus riche que celles que je viens de fantasmer irrévérencieusement. Une lecture qui voit deux forces se compléter, se recouper à l'occasion, et qui vont dans le même sens : les forces « maléfiques et destructrices » que sont les fascistes, les fanatiques du *Cristo Rey*... et le cheval. Les premières font peut-être partie du registre que Lowry nomme *naturalistic*, le dernier au transcendantal, qui n'est pas le fantastique, mais, en l'occurrence, ou bien le surnaturel ou bien ce qui excède la compréhension humaine. Vues superficiellement, les premières (fascistes) ne peuvent ressortir au hasard, à l'inexplicable, mais appartiennent à ce que certains appellent les lois de l'Histoire. En revanche,

le fil que suit l'histoire du cheval (s'il y a un fil) est secrété par des Parques, ou par d'incompréhensibles araignées au plafond d'on ne sait quel cerveau ; nous découvrons peu à peu qu'elle a un sens, une cohérence ; mais découvrons-nous cela, ou le fabriquons-nous ? Si c'est, comme il est raisonnable de le penser, à chaque fois le même animal, la mort d'Yvonne confère au trajet de l'ongulé une affreuse ironie : car le responsable de la fuite éperdue de la bête n'est autre que le Consul – qui selon l'auteur était convaincu en le détachant « de commettre une bonne action pour quelqu'un ». Certes, Geoffrey n'est pas le responsable de la mort d'Yvonne ; mais, sans le savoir, il en est l'un des responsables. Cela présente une analogie avec son comportement envers elle pendant toute la journée, et pendant leur vie à deux : le Consul, impitoyable inconscient, n'a-t-il pas « tué Yvonne sans la tuer » ? Et lui-même, ne s'est-il pas tué d'alcool, mais sans vraiment y croire ?

Mais : avais-je entièrement raison d'écrire que les « forces du mal » fascistes ressortissent à un registre autre que le « transcendantal » ? Elles-mêmes, en profondeur, se leurrent et leurrent le pays en croyant agir pour le bien de la patrie, pour le Christ, contre le démon judéo-bolchéviste, etc. Mais les motivations inconscientes, au fond du caractère humain, sont-elles plus explicables, plus rationnelles que les errances d'un cheval au maître assassiné ?

La présence d'un animal dans la « distribution » des rôles de cette pièce où le tragique est aggravé par la noirceur d'un humour et d'une ironie quasi constants est capitale : elle met en cause les motifs des actions humaines, et la prétention de les comprendre. Le jour de l'action, tout le monde est *ivre mort* (ce n'est pas pour rien le Jour des Morts...), et l'espèce humaine délire dans une franche animalité — au sens banal et très discutable du mot. Mais la guerre n'est-elle pas aussi une métamorphose des hommes en fourmis et termites s'exterminant en batailles rangées ?

Reste le hasard. Il joue son rôle lors de la mort d'Yvonne – dans le registre naturalistic toujours présent — et lors de celle du Consul. Si les fascistes osent tirer sur lui après sa crise d'agressivité semi-consciente, c'est qu'ils ont trouvé dans les poches de son veston des papiers qui, de fait, sont ceux de son frère, à qui la veste a été prêtée quelques heures le matin même. Papiers révélant sa qualité de membre d'une fédération anarchiste espagnole, de journaliste étranger antifasciste et pro-sémite. Bref, plus qu'il n'en faut pour être considéré pour un espion juif et susciter l'hostilité de presque tous les clients, ivres à crever, comme il se doit.

Ce hasard n'est peut-être pas du même type que celui qu'on a vu jusqu'ici. Peut-être est-il un des actes manqués inconscients étudiés par Freud dans sa *Psychopathologie de la vie quotidienne*. La place manque pour tenter une analyse. L'essentiel, c'est que Lowry introduit ici aussi une *indécidabilité* : entre le non-sens du hasard, et les sens qu'y eût décelés la psychologie des profondeurs. En grand romancier, Lowry se sert du fait que l'esprit humain

s'acharne à *vouloir faire du sens*, tout en sachant que la plupart des lecteurs n'extirpent pas de leur esprit (et ils ont pour cela de bonnes raisons) l'existence du « hasard pur et simple ». Rendre le hasard responsable de nos malheurs a l'avantage de nous blanchir de la faute, faute qui nous est d'autant plus insupportable que, commise inconsciemment, elle est l'acte d'un autre (que) moi. Cette énigme est splendidement mise en scène, puisque le Consul est pris pour un autre ; on peut penser que cette erreur, cette « petite ironie de la vie », disait Thomas Hardy cité par Lowry, n'est que l'aboutissement (prévu) d'une existence vouée à la croyance de Geoffrey dans un *faux moi*, « atroce caricature de son moi interne et externe », comme lui-même se l'avoue. – En y repensant, on trouve quelque chose de lointainement apparenté à cela dans le récit de la quête et de la mort d'Yvonne. Devant choisir entre deux itinéraires pour traverser la forêt et retrouver le Consul, elle choisit celui au long duquel se trouvent des cafés-restaurants, se persuadant à tort que l'alcoolisme de Geoffrey lui aura dicté ce choix-là. Or Hugh, qui d'ordinaire est sobre, boit et s'attarde de bistrot en bistrot et, de plus en plus ivre, se met à beugler, s'accompagnant d'une guitare désaccordée, des chants révolutionnaires espagnols qu'il ridiculise inconsciemment. Ainsi devient-il un autre, devient son demi-frère – symétriquement au fait que le Consul, au même moment, est pris pour Hugh à cause des papiers trouvés dans ses poches et s'en prend physiquement aux vigilantes. Quant à Yvonne, non seulement elle boit beaucoup, mais, pour la première fois de sa vie, goûte au mescal, y prend goût et se soûle. Elle aussi devient une autre ou, plutôt, *un* autre : « J'ai toujours désiré savoir ce que Geoffrey trouvait dedans. » Et sans en être consciente elle le trouve, car elle a, devenue pareille à lui, des hallucinations. Comme chez les dramaturges élisabéthains si prisés du Consul, la scène de sa mort est d'une noire bouffonnerie ; et si elle n'avait pas bu plusieurs mescals, aurait-elle glissé de son refuge et *chuté* (!) devant le cheval ?

Existe-t-il un bon Dieu pour les ivrognes – et pour leur créateur qui ne l'était pas moins ?

L'auteur avait toutes sortes de bonnes raisons de qualifier son roman de *Divine Comédie ivre*. Chez Lowry comme chez Dante, il y a le Bien, le Mal, les profondeurs de l'Enfer (le ravin-dépotoir où tombe le Consul mourant), la possibilité envisagée dans la Lettre de sa « rédemption » (*sic*), les Sphères célestes où monte, ou croit monter l'âme d'Yvonne — après qu'elle a été punie d'avoir bu ? « Les verres qu'avait pris Yvonne [...] lui pesaient sur l'âme ainsi que des *pourceaux*. » Ce discours de prédicateur (les pourceaux démoniaques des *Évangiles*) pourrait aussi suggérer que le cheval est envoyé par quelque Providence pour sauver Yvonne d'une vie de veuve inconsolable s'adonnant au mescal dans l'espoir d'y trouver une consolation

et d'y retrouver le Consul. Lowry n'emploie pas le mot actuel désignant le cochon, mais celui de la traduction de la Bible la plus célèbre, datant du XVI^e siècle. *Swine* sonne en anglais comme *porceau* en français. On ne le trouve plus dans des traductions récentes de la Bible, remplacé qu'il est par le mot courant de *pig*. Sa connotation chrétienne, et/ou moralisante, est évidente. Certains passages du livre semblent signifier que boire, c'est s'enfoncer dans la matière et, au sens propre, perdre son âme, s'exposer à la « dissolution » de soi. Et peut-être à la perte de son identité ; quelques minutes avant de mourir, le Consul revoit en esprit un tableau représentant des ivrognes « qui semblaient des démons blottis les uns contre les autres, se faisant plus pareils l'un à l'autre, plus soudés l'un à l'autre [...] » Ainsi, à la fin, les figures d'Yvonne de Hugh et du Consul tendent-elles à se ressembler, alors même que Geoffrey « devient » Hugh aux yeux des policiers fascistes.

Plus on y pense, plus devient intéressante et justifiée la parenté du cheval de Lowry avec ceux de l'*Apocalypse*. Le cavalier du cheval fauve a le pouvoir « d'ôter la paix de la terre et de faire qu'on s'égorgeât les uns les autres » ; celui du cheval noir d'affamer les pauvres par l'injustice des prix ; le livide est l'auxiliaire indispensable pour semer la mort par l'épée, la famine et la peste. Lowry était trop soucieux de symbolisme, et de vouloir que *tout* signifie pour « oublier » de mentionner la couleur du cheval. S'il est vraiment en et par lui-même une « force maléfique », et « destructrice » (contrairement aux autres chevaux apparaissant longuement dans le roman), sa couleur doit être une sorte de non-couleur, d'innommable. Or, c'est bien le cas du dernier cheval de l'*Apocalypse*. Dans son *Dictionnaire des Symboles*, Jean... Chevalier offre un passage très éclairant à propos des chevaux apportant la mort ; la plupart, dit-il, sont noirs, mais « il en est aussi de pâles, de *blêmes*, que l'on confond souvent avec le cheval blanc ouranien [i. e. *lumineux, solaire*], dont la signification est exactement contraire. Si ces chevaux blêmes sont parfois dits blancs, il faut entendre par là la blancheur nocturne, lunaire, froide, faite de vide, *d'absence de couleurs* [...] Le cheval blême est blanc comme un suaire, ou un fantôme. Sa blancheur est voisine de l'acception courante du noir : c'est la blancheur du deuil, telle que l'entend le langage commun, lorsque l'on parle de *nuits blanches* ou de *blancheur cadavérique*. C'est le cheval pâle de l'*Apocalypse*, le cheval blanc présage de mort dans les croyances allemandes et anglaises. »

Le grand tour de force de Lowry – dont il est très conscient d'après la lettre à l'éditeur — est de faire croire au *transcendental* (la *Geste du cheval*) sans quitter un instant le registre du *naturalistic* ». Son animal n'est ni un fantôme, ni une allégorie ; c'est un *vrai* cheval affolé par l'orage. Et Lowry assure son éditeur que dans les lieux où périt Yvonne être tué par un cheval effrayé par l'orage n'est pas très rare. Et ce n'est je pense pas un hasard s'il ajoute, en faisant avec humour référence aux anciens Aztèques, que leurs descendants ne prennent plus les chevaux pour des êtres « surnaturels ».

L'essentiel réside dans la multiplicité voulue et proclamée des sens ; *sens* : comme on dirait le sens de l'orientation, par exemple, ou encore, celui de la désorientation : contradiction logique, mais vérité de l'art. C'est ce qu'écrit Lowry à son éditeur, quand, pour essayer de le convaincre, il s'épuise à lui expliquer le ou les « sens » du chapitre 7 :

« [...] il (Lowry sous un autre nom) continua à analyser les significations du chapitre 7 [...] sans ignorer qu'il aurait à tout récrire le lendemain, que ces significations étaient tout sauf communicables, que le chapitre signifiait précisément cela. »

That's all, folks

Note sur les traductions

Toutes les citations du roman sont empruntées à la traduction la plus ancienne, celle de Stephen Spriel avec la collaboration de Clarisse Francillon et de l'auteur. Elle est intitulée : *Au-dessous du Volcan*. Les comparaisons que j'ai pu faire entre le texte anglais et les deux versions françaises me font préférer sans hésitation la première à celle, plus récente, intitulée *Sous le Volcan*. Mais cette dernière a le grand avantage de présenter dans son intégralité la célèbre lettre de Lowry à son éditeur. Les citations de cette lettre sont prises à la seconde traduction ; j'indique les rectifications qui m'ont paru nécessaires.

Les deux traductions sont disponibles en livres de poche.

N. B. : Au chapitre 11 (mort d'Yvonne causée par un cheval pris de panique), la traduction intitulée *Sous le Volcan* présente une vraie trahison de l'original : Lowry nomme d'un bout à l'autre l'animal *horse*, mot qui (comme cheval) s'applique indifféremment à une jument, un hongre ou un étalon. Or le traducteur, dans ce chapitre, au lieu d'écrire cheval, nomme on ne sait pourquoi l'animal *cavale* : non seulement le quadrupède est féminisé, mais son nom passe à un registre poétique et savant.

Yvonne et la Bise

Marina Salzmann

Un soir, avec quelques amis, alors que nous évoquions Malcolm Lowry et ses écrits, la conversation a dévié de manière inattendue sur une œuvre sculptée d'Arnold Kœnig située à Genève, au bord du lac, sur un quai des Eaux-Vives. La « Statue de la Bise » est bien connue des habitants de la ville. Elle représente une femme, passablement plus grande que nature, massive, et qu'enveloppent à mi-jambes les plis figés d'un drap de granit. Debout sur son haut socle, elle semble sortir du bain. Loin de paraître aérienne et tranchante comme le vent du nord qu'elle est censée représenter, on dirait une paysanne ou une déesse des blés.

Plusieurs d'entre nous avaient été intéressés à un moment ou à un autre par cette œuvre décorative. Certains l'avaient un jour filmée, alors que nous nous accordions à trouver l'œuvre médiocre. Nous nous en sommes demandé la raison.

Nous avons découvert que ce nom de « Statue de la Bise » avait une résonance magique. Il promettait un événement de l'ordre de l'impossible : que l'on puisse voir l'image arrêtée du vent. Et notre déception devant la statue nous suggérait ainsi une sorte de mission : rendre à cette Bise pétrifiée par l'éclat brutal de flash made in Japan un peu de son mouvement originaire, la ranimer en quelque sorte par la technologie du film.

Mais les filmeurs avaient été déçus.

La Bise n'était pas celle qu'ils croyaient.

Ils avaient mal interprété le nom de la Statue, donné un sens erroné au « de », qui unit au substantif « statue » son complément. Ils avaient voulu croire que cette préposition désignait l'origine, que la Statue était point de naissance du vent, ou qu'elle était la Bise même. Or la baigneuse fait face au nord. Au lieu de se situer au départ du vent, elle se tient sur sa trajectoire et subit son souffle glacé. En témoignent l'orientation de ses cheveux et les plis du tissu soulevés derrière elle. En somme, la préposition « de » indiquerait plutôt l'appartenance (comme par exemple dans un groupe nominal tel que « le chat de ma tante »). La jeune géante serait alors la chose du vent. Une bise fictive la modèlerait, comme autrefois le sculpteur, une bise qui, comme la vraie, soufflerait d'en face, depuis l'autre rive.

Nous sommes allés sur l'autre rive. Nous avons traversé les quais et les jardins aménagés. Juste avant le parc de Mon-Repos, nous avons stoppé devant le grand cheval noir (Heinz Schwarz 1963), ouvrage de bronze sur quoi les parents s'amusent à faire grimper de petits enfants les dimanches. L'étalon semble avoir été immobilisé en plein mouvement, sur un pas vif et peut-être colérique. La tête haute, les naseaux bien ouverts et l'œil endiablé,

il regarde au loin, par-dessus l'étendue d'eau, direction sud, en face. Vers la Statue de la Bise. C'est lui qui souffle le vent, dicte un destin. Comme un horoscope.

Nous parlions donc ce soir-là de la Bise, de Malcolm Lowry, de choses et d'autres, et jouaient les associations d'idées. Des hypothèses merveilleuses nous venaient. Nous imaginions des théories aptes à combler les lacunes d'un texte qui pourtant foisonne. C'est ainsi que le face à face de la Bise et de l'étalon noir nous a conduits au personnage d'Yvonne dans *Au-dessous du Volcan*. (Yvonne est celle qui revient par amour auprès du Consul pour le sauver). En effet, la destinée de ce personnage féminin se place elle aussi sous le signe du cheval. Ex-starlette de cinéma, elle a joué avec un certain succès dans des westerns lorsqu'elle était adolescente. Elle est bonne cavalière. Sa mort future est mise en abîme, alors qu'errant dans les villes, et passant en revue les épisodes de sa vie, elle voit, dans le cinéma où elle s'est réfugiée, « l'ombre gigantesque d'un cheval emplissant l'écran tout entier » et ce cheval est « une statue » (p. 448, folio, trad. de Clarisse Francillon, 1982). Ces mêmes mots, on les retrouve au chapitre 11, au moment où elle est sur le point de perdre la vie au pied du Popocatepetl : « elle se rappelait, ils étaient dans une obscure forêt, elle entendait le vent et la pluie se ruer par la forêt et voyait la tremblante foudre frémir au travers des cieux et le cheval – grand Dieu, le cheval – et cette scène se répéterait-elle sans cesse et pour toujours ? – le cheval cabré en équilibre au-dessus d'elle, pétrifié dans les airs, une statue » (p. 556).

Certainement, retrouver les traits d'Yvonne sous ceux de la Statue de la Bise est osé et le pas peut sembler difficile à franchir. Mais si lire est lier, si le roman continue à résonner pour nous aujourd'hui, nous devons lui permettre de transformer notre point de vue sur toute part de réel capable de lui tendre une surface réfléchissante.

Parce que de telles rêveries font naître et circuler parmi les monuments médiocres des villes avares où nous travaillons amnésiques, ce dont nous avons besoin bien moins, selon certains, que d'air, d'eau et d'argent : un souffle lyrique.



Popocatépetl et Ixtaccíhuatl

Dans la mythologie aztèque, Popocatépetl était un guerrier amoureux d'une princesse appelée Ixtaccíhuatl.

Le père d'Ixtaccíhuatl l'envoya tuer un ennemi de leur tribu en lui promettant la main de sa fille s'il revenait, le père pensant que cela était impossible. Popocatépetl s'en alla, et quand on affirma à Ixtaccíhuatl qu'il était mort, elle en mourut de chagrin. Quand il revint, il mourut lui aussi de chagrin en apprenant la perte de sa bien-aimée. Les dieux recouvrirent leurs corps de neige et les changèrent en montagnes. Ixtaccíhuatl fut appelée « femme endormie », à cause de sa ressemblance avec un corps de femme allongé. Popocatépetl devint le volcan du même nom, faisant pleuvoir le feu sur terre, mis en rage par la mort de son amante.